

dévouée, un appartement de 300 francs, et jamais on ne voit venir personne chez elle.

— Depuis deux jours, m'a dit le concierge, on voit de la lumière chez elle fort avant dans la nuit, et tout laisse supposer qu'elle travaille à quelque ouvrage de femme comme en font en cachette bien des jeunes filles qui ne sont pas riches, et qui cependant veulent sauver un reste de dignité.

— Est-ce tout ? demanda M. de Kergaz avec émotion.

— Non, dit Bastien. Mademoiselle de Balder demourait auparavant rue Chapon, et c'est là que le concierge est allé aux renseignements lorsqu'elle a voulu louer dans la maison de la rue Meslay.

— Il a appris là, m'a-t-il dit, que mademoiselle de Balder venait de perdre sa mère, veuve d'un colonel tué en Afrique, que cette mort avait privé la jeune fille d'une grande partie des faibles ressources qu'elle avait, et que ce nouvel amoindrissement de fortune était la seule cause qui la forçait à déménager et à prendre un appartement plus petit. Du reste, mademoiselle Jeanne jouissait de l'estime et du respect de tous ceux qui la connaissaient, avait ajouté le concierge, et depuis quelques jours qu'elle habitait rue Meslay, sa tristesse digne, sa réserve pleine de distinction et de politesse, et sa conduite exemplaire lui avaient attiré toutes les sympathies.

A mesure que Bastien parlait, le cœur de M. de Kergaz se prenait à battre d'une émotion inconnue, et une sorte de joie secrète se traduisait lentement sur son visage.

Bastien avait appris à peu près tous les détails que nous connaissons déjà sur la modeste et noble existence de la jeune fille, et chacun d'eux ajoutait à la généreuse émotion d'Armand. L'un, surtout, le toucha jusqu'aux larmes :

— Il paraît, disait Bastien, que mademoiselle de Balder avait un piano. Le concierge l'a vu dans son ancien logement, lorsqu'il est allé s'assurer qu'elle avait assez de meubles pour répondre de son nouveau loyer ; mais le piano n'est point rentré rue Meslay. Sans doute, la jeune fille a été contrainte de s'en défaire.

— Bastien, dit vivement Armand, un vieux brave comme toi n'est pas musicien, n'est-ce pas ?

— Ma foi, non, mon cher maître, et le seul instrument auquel j'aie jamais touché est une clarinette de cinq pieds, c'est-à-dire un fusil de munition.

— Eh bien ! tu te trompes, mon bon Bastien, tu dois être musicien. Tu auras un piano.

Bastien fit un geste d'étonnement.

— Tu vas courir chez Erard, continua M. de Kergaz, et tu lui demanderas un piano de forme un peu ancienne d'jà, quelque chose comme sept ou huit ans de date.

— Je crois comprendre, murmura le vieux soldat, qui eut une larme dans les yeux, et vous êtes noble et bon, mon cher maître ; seulement, comment le faire accepter, ce piano ? Elle doit être fière, cette pauvre demoiselle... Une fille de colonel ! vous pensez...

— Ce n'est point cela, dit Armand, et tu n'as compris qu'à moitié. Ce piano que tu vas acheter, tu le garderas ; seulement, tu t'arrangeras de façon à avoir trop de meubles, et tu paraîtras très embarrassé pour les caser...

Mais, interrompit Bastien, quand on a un piano, il faut avoir l'air de pouvoir s'en servir...

— Ce n'est pas cela encore. Ce piano, vieux de forme, c'est une relique ; il a appartenu à une fille que tu as perdue, ton unique enfant. C'est un léger mensonge, je le sais bien, mon vieil ami, car tu n'as jamais su d'autre enfant que moi, mais Dieu nous le pardonnera... Or, ce piano que tu ne sauras où loger, qui sait si ta voisine ne voudra point s'en charger pour quelques jours, jusqu'à ce que tu aies pu faire transporter à la campagne un ou deux meubles inutiles ?

— Ah ! s'écria Bastien, c'est bien trouvé, mon cher maître. Bravo !

— D'abord, ce sera un moyen de faire connaissance avec elle par l'intermédiaire du concierge ; et puis, tu lui diras que l'enfant que tu pleures affectionnait telles ou telles rêveries, et que tu voudrais bien les entendre encore. Comprends-tu toujours ?

— Oui, oui, dit Bastien, et je cours chez Erard.

— Va, dit le comte de Kergaz, qui redevint tout rêveur et murmura : *Mon Dieu ! l'aimerais-je ?*

Et tandis que Bastien sortait pour exécuter ses ordres, Armand laissa tomber sa tête sur sa poitrine et l'appuya dans ses mains en s'accoudant sur une table.

Une ombre venait de passer devant lui, peut-être une ombre pâle et triste, celle de Marthe, cette femme qu'il avait tant aimée, qu'en vain il avait essayé d'arracher à l'infâme Andrea, et qu'Andrea lui avait reprise.

Et le souvenir de cet unique et fatal amour qui avait si hâtivement mûri son cœur, se présentant tout à coup à son esprit, avait cherché à lutter contre ce sentiment tout nouveau qui commençait à se faire jour ; mais il en est des amours éteintes depuis longtemps par la mort comme de tout ce que le vent du passé emporte : tendres souvenirs ou amers regrets, tout s'efface insensiblement et s'amoindrit, et dans cette même âme, longtemps emplie de deuil, et où l'espérance paraissait ne pouvoir désormais plus germer, une affection nouvelle éclosait sans bruit et se développe petit à petit auprès de l'affection brisée ; une joie inconnue pousse sous cette douleur sans laquelle on s'est complu longtemps, comme on voit pousser l'herbe verte semée de liserons blous sur la terre qui recouvre une tombe. La vie succède à la mort, et souvent, comme le phénix de l'antiquité, l'amour renaît de ses cendres.

L'ombre de Marthe s'était donc dressée devant Armand pendant quelques secondes, mais derrière il avait vu poindre ce sourire un peu triste et ce visage pâle et charmant de Jeanne, et alors il lui sembla que la morte s'effaçait comme un songe, comme ces fantômes de brume qui courent sur les monts alpestres au matin, qui s'avanouissent au premier rayon du soleil, et qu'en s'effaçant la trépassée lui disait : "Vous avez souffert pour moi et par moi, Armand, soyez heureux enfin..."

Pendant, le souvenir de Marthe en avait évoqué un autre chez M. de Kergaz : il avait songé à Andrea... à Andrea, le génie du mal incarné, ce frère dénaturé qui avait tué sa mère, à lui, Armand ; cet homme qui avait jeté le plus terrible des défis en sortant de cette maison où reposait le cadavre encore tiède du comte Felipone !

Du jour où il avait appris quels liens du sang l'unissaient à Andrea, la haine d'Armand s'était éteinte et avait fait place à un sentiment de compassion douloureuse ; car il savait bien que son cœur était à jamais corrompu, et qu'il avait franchi cet abîme qui sépare éternellement le mal du bien.

En devenant maître tout à coup de cette fortune immense qui, naguère, devait échoir à Andrea, Armand avait failli obéir à un sentiment de générosité en offrant au déshérité de partager avec lui ; mais un sentiment de terreur subite l'en avait empêché. Que ne ferait point cet homme, né pour le mal et l'aimant comme un artiste aime son art, s'il avait beaucoup d'or à sa disposition ? Andrea ne songerait-il point à mettre à exécution ce programme infernal qu'il avait développé si complaisamment pendant le bal masqué, sous le costume de don Juan, le blasphémateur et l'impie ?

Armand avait donc laissé sortir Andrea, puis, le lendemain, quand les derniers devoirs eurent été rendus au comte Felipone, il le fit chercher dans tout Paris.

Peut-être voulait-il essayer de ramener au bien, en lui ouvrant ses bras, le maudit qui l'avait défié...

Ce fut en vain : Andrea avait disparu.

Pendant plusieurs mois, pendant une année même, les recherches les plus actives de M. de Kergaz pour retrouver son frère furent infructueuses ; on aurait pu croire que, cédant au désespoir de se voir dépourvu, il avait mis fin à ses jours.